

JACQUES DE LACRETELLE

LES AVEUX
ÉTUDIÉS

6^e édition

nrf

GALLIMARD



AVANT-PROPOS

Je n'ai jamais mieux senti qu'en relisant les morceaux réunis ici le privilège et la tare du romancier.

L'homme qui invente des personnages a beau en faire ses porte-paroles et les nourrir de sa substance, il est, malgré tout, séparé de son œuvre. Même le roman écrit à la première personne n'est jamais que la peinture d'un double. Le romancier le plus puissant, le plus attentif aux idées, n'ordonne qu'un vaste simulacre. La partie pensée de son œuvre, je veux dire l'étude des caractères, c'est une hotte qu'il accroche au dos de ses bons-hommes et où tout l'hétéroclite peut se caser.

Est-ce pour cela qu'au moment de rassembler ces visions et ces jugements, qui vont du rêve brut à la critique, j'éprouve la gêne d'un débutant ? Peut-être. Ainsi l'on voit un menteur professionnel rougir d'exprimer un sentiment vrai.

Pour me rassurer, je me dis qu'un sentiment vrai, dès que nous essayons de l'exprimer par des mots, tend vers l'artificiel. Et c'est ce que je veux indiquer par le titre de ce recueil.

PORTRAITS

VISION D'ANATOLE FRANCE

J'ai fait la rencontre de France en 1920 chez un ami américain, Edward Wassermann, qui était venu en Europe pendant la guerre, et pour lequel France s'était pris d'une affection paternelle.

France n'était plus guère ingambe à cette époque et les traits de son visage avaient même, par moments, une immobilité extraordinairement disgracieuse ; mais, dès qu'il parlait, il était ressuscité par des regards clairs et vifs, par des mouvements de main très poétiques. Il y avait aussi, dans cette physionomie, comme des coulées de bonté, puis soudain cette douceur de vieux berger faisait place à une expression dure, colère, méprisante. J'ai rarement vu, sur un visage, des changements aussi brusques, un paysage d'amour universel se transformer ainsi en un désert hostile, un *largo* mourir sur un accord aussi brutal.

Dans la conversation, il avait un goût manifeste pour le genre d'idées ou de sentiments qui se prêtent le mieux aux exercices intellectuels. Il ai-

mais le morceau, le couplet, la vignette. De là, sans doute, des opinions variables et plutôt déconcertantes, dues seulement au prix de l'anecdote, au cadre chantourné.

Je me rappelle que, ce jour-là, chez Wassermann, chacun de nous trouva son morceau dans les propos de France. Pour notre hôte, ce fut un petit récit datant de la guerre de l'Indépendance. A une femme belle et élégante il offrit des choses gracieuses sur la toilette des dames du moyen âge. Claude Farrère eut une histoire chinoise. Enfin, pour ma part, comme mon premier livre venait de paraître et qu'il en avait lu le début, France cita une églogue de Tibulle sur les sentiments de l'adolescence. Cela me combla d'aise, et, d'ailleurs, toute cette conversation me parut vive et variée ; cependant, en sortant, j'eus l'impression d'avoir passé une heure avec un collectionneur qui avait ouvert ses cartons et donné à chacun de nous une petite gravure à laquelle il ne tenait pas.

Je sais bien que l'intelligence doit, en société, tendre nécessairement vers ces méthodes si elle veut paraître aimable. Mais, au milieu de ces grâces souples, la sincérité a de la peine à se faire jour ; on cherche vainement à entrevoir le fond véritable de celui qui parle ; le trait dérobe ou déforme la pensée.

J'eus de nouveau le sentiment de cette déformation la seconde fois que je vis France. Ce fut à un

déjeuner et quelque temps après la première rencontre. Il venait d'être assez sérieusement malade ; son esprit était aussi clair, sa parole presque aussi vive ; toutefois je pensai, en regardant ses yeux, en écoutant ses récits, à la lumière qui continue à nous venir des astres refroidis.

Il nous régala d'histoires, mais la plupart étaient amenées pour le tour pittoresque qu'elles donnaient aux événements et aux personnages, et non pour l'exposition d'une vérité essentielle. D'où une perpétuelle exagération dans les faits rapportés. Je me dis, comme il parlait, que si un enfant l'eût écouté et qu'on lui eût appris ensuite que France était un des hommes les plus intelligents de ce temps, cet enfant aurait eu de la peine à le croire. Pour un enfant, l'intelligence se confond avec la mise en lumière des choses et leur reproduction exacte ; il la reconnaît seulement chez l'homme qui lui fait voir la vérité comme on déterre un objet ; celui qui imagine brillamment, qui le fait rire, il s'en amuse, mais le respecte bien moins. Or, pourquoi ne pas le dire ? je suis resté assez enfant à cet égard. J'ai beau être sensible à l'art, goûter l'esprit, jamais aucun magnétisme ne naîtra pour moi dans un entretien où j'aurais reconnu ces deux qualités seulement. La soumission ne devient complète que lorsque je puis me dire : « Cela est vrai. »

En ce moment, ce n'est pas un reproche que

j'adresse à France en particulier, car j'ai souvent remarqué que bien des grands artistes, arrivés à une certaine époque de leur carrière, perdent de vue, dans leurs propos, cette nécessité de dire juste. Ils s'inquiètent moins de la vraisemblance, ils ne font plus jamais le point. Est-ce un certain mépris pour leurs auditeurs, la croyance que tout est vrai, que tout peut être dit ? Ou bien est-ce dû à la facilité de créer des personnages sans jamais recevoir de démentis. Toujours est-il que l'écrivain le plus consciencieux a, dans la vie, certains côtés de Tartarin. Si l'on avait amené chez Proust, par exemple, un enfant bon observateur et sérieux, il n'aurait pu s'empêcher, en entendant parler Proust, de faire sur sa conversation des remarques de simple bon sens que Proust, avec tout son génie sensible et son esprit critique, ne devait jamais se faire. Chez Proust, on le sait, c'était probablement, outre l'abus de l'intuition, l'ignorance des choses pratiques et la recherche d'égards impossibles qui provoquaient cette déformation. Vivre avec les autres, leur adresser la parole, était pour lui comme s'adapter à un autre langage ; alors il se fourvoyait, perdait la mesure, et, dans le fond, n'attachait qu'une médiocre importance à ce qu'il leur disait.

En ce qui concerne France, j'ai eu l'impression, qu'à la fin de sa vie il se jouait de la vérité ; la valeur d'une idée était ailleurs, dans une espèce

de qualité qui tenait à certaines formes plastiques ou à certaines positions de parti. Ajoutez à cela qu'il avait le goût, fréquent chez les vieillards, de faire du drame avec peu de chose et contre toute évidence. Ainsi, je me rappelle qu'à ce déjeuner il nous raconta comment Edward Wassermann lui avait, pendant la guerre, apporté du pain à La Béchellerie. De ce menu fait, France fit une histoire pathétique. A entendre sa voix, à considérer son visage, on pensait à un patriarche racontant la famine au désert. « Nous mourions de faim... il nous a sauvé la vie... » disait-il avec des intonations humbles et des gestes tremblants. Ce morceau de pain était devenu une Cène. Autour de la table, on était partagé entre la volonté de faire croire à France qu'on prenait l'histoire au sérieux et le désir de lui montrer que l'on goûtait son invention. Cela donnait aux visages un certain déséquilibre que je ne pouvais remarquer sans gêne.

Il y eut à ce déjeuner une autre scène si *française* que je vais la raconter. On parla de Molière. Notre hôtesse qui était belle, libre, et cherchait à divertir France, lui demanda s'il pensait qu'il y eût une intention équivoque dans le *Baiserai-je ?* du *Malade Imaginaire*. Et voilà France qui répond très gravement, dit qu'il ne le croit pas, se complaît dans ce petit cours de linguistique égrillarde, ajoute que, pour sa part, il n'a

jamais pu se résoudre à écrire *embrasser la joue*. A mon tour, je rappelle la phrase de madame de Sévigné à sa fille : *Vous avez donc baisé toute la Provence ?* Tout cela était assez fin, faisait voler l'esprit vers de vieilles lectures et de fraîches images, mais le point de départ était tout petit, le résultat de l'enquête évident. Il me parut que M^{lle} Laprévotte, (un peu plus tard M^{me} France) qui écoutait la conversation avec une pointe de réserve, nous donnait à tous une leçon.

Dieu ! quel terrible usage que la conversation ! Pour peu que l'on soit embarrassé de sens critique, de scrupule, d'amour-propre, il faut y renoncer. On se demande si la personne qui parle est sincère, s'il n'y a pas quelque chose de spécieux dans son raisonnement, si la sympathie ou l'antipathie n'entre pas dans votre manière de la juger. Et quand l'on répond, n'est-ce point par calcul que l'on exprime tel sentiment ? Sera-t-il encore vrai tout à l'heure ? N'aurait-on pu serrer davantage l'idée, trouver un terme meilleur ?

La solitude est une libération. Moment royal : on peut tuer tout ce qui déplaît, idée ou visage, et nourrir indéfiniment ce que l'on aime. Et enfin il nous naît alors un sixième sens : le sens de la rêverie.

Seul, j'ai l'impression d'un enrichissement constant, enrichissement violent, imprévu, qui se

produit comme par des raptus. Toutes les formes de la solitude grossissent mon trésor. La lecture, par mille petites connivences professionnelles ; la contemplation de la nature, par une musique perçue de très loin. Même une simple promenade dans les rues de Paris est une récolte continuelle. J'ai vu là, et parce que j'étais seul, sans quoi elles seraient restées cachées, les images les plus suaves et les plus ignobles. La plus ignoble : une femme passe, toute vêtue de noir et la figure cachée sous un long voile de deuil. Soudain elle relève son voile, découvre sa bouche et crache. J'ai fait un saut d'horreur.

Mais que d'images infimes et belles, que d'idées rares nous découvrons dans les vagabondages de la solitude ! Je me rappelle être tombé en arrêt, un jour, devant l'œillère d'un cheval attelé à un far-dier. Le cuir était noir, brillant, bien entretenu, mais ce qui retenait mon regard était le chiffre de cuivre appliqué sur l'œillère. L'arabesque des lettres et l'éclat du métal jaune pâle composaient un vrai bijou. Je pensai aux monogrammes dessinés par Aubrey Beardsley, à certains ornements du cabinet d'Isabelle d'Este, à Mantoue ; ni là, ni ailleurs je n'avais vu quelque chose d'aussi raffiné. Je regardai le charretier, un homme du Nord, lent et soigneux, qui portait son fouet autour du cou comme un serpent apprivoisé et parlait tout seul en arrangeant une courroie du harnachement.

Une foule de conjectures me vinrent sur sa vie, sur sa manière de traiter les bêtes, de parler à sa femme, de se balancer gauchement sur le seuil des églises. Tout ce roman s'est niché quelque part dans ma cervelle et ressortira bien un jour. Mais si je n'avais été seul, je n'aurais rien vu, rien imaginé.

Cette œillère, d'une beauté si précieuse, est peu de chose auprès d'une vision que j'eus en me promenant un autre jour, non à Paris, mais près de Paris, du côté de Clamart, je crois. Ce n'était pourtant qu'une enseigne de coiffeur, une boule d'or à laquelle était attachée une longue crinière noire. La façade de la maison, fraîchement passée à la chaux, était tout éclairée par le soleil. Je me tenais d'un côté où la boule, ne recevant pas de rayons, restait d'une couleur mate et semblait la partie d'un monde plongé dans la nuit. On eût dit des armoiries suspendues là par l'ange du bizarre. Mais à qui montrer ce signe, recouvert sous une lourde superstition de banalité ? A qui faire comprendre cette beauté mystérieuse, presque intraduisible par des arguments raisonnables ? A un peintre, peut-être. Les peintres d'aujourd'hui sont allés beaucoup plus avant que nous dans la représentation de ces émotions. On dirait qu'ils ont, par moments, des sens de sourds-muets.

Au fond, à partir de certaines recherches, et dès que l'esprit s'engage dans certains souterrains, il

faut être seul. Je me demande ce que penserait l'homme le plus intelligent ou l'être le plus cher, si je rêvais près de lui à haute voix, alors que je suis arrêté, comme cela m'arrive quelquefois, devant une plaque de rue.

D'abord c'est le nom qui me frappe et la figure qu'il évoque. « Rue Barbet-de-Jouy... rue Claude-Decaen... » et voilà un personnage qui apparaît en costume, avec les principes et les travers de son époque. Sa biographie se forme rapidement ; puis c'est son passage dans le temps, la manière dont le portrait a vieilli, l'image éraflée, boursoufflée, noircie. Ensuite ce nom devient ce qu'il représente pour les gens qui habitent la rue ou y possèdent une maison. Dieu lare, petite idole familière et usée, caressée vingt fois par jour ; la gloire la plus hautaine est une niche où l'on se rencogne. Ou bien c'est un cadavre embaumé par les notaires, que l'on se transmet de père en fils. Pour quelques-uns, un nom de rue s'est si bien accolé à une passion que, tant que leur cerveau pensera, ce nom aura une force de symbole. Aboukir est le désir maudit de voir morte une vieille parente avare ; Théodore de Banville est éternellement déguisé sous les dehors d'une femme coquette et perfide ; son nom évoque un parfum spécial et fait blêmir.

D'autres noms de rues n'ont pas de significations morales, mais sont liés à nos manies, à nos obscures

infirmités. Telle rue nous verra toujours rire à cause d'un angle en bec de canard ou d'une échappée sur un peuple fou de cheminées ; telle autre, dont nous suivons généralement la pente en montée, gênera notre souffle et replacera régulièrement notre esprit devant l'idée de la mort.

Toute cette légende, agglomérée autour de la plaque, enveloppe l'inscription et la dissout. Bientôt je n'ai plus devant les yeux que la matière de cette plaque, l'émail bleu de roi, les fils blancs cousus autour, les galons verts détachés d'un uniforme de garde-forestier. J'épelle le nom ; il devient de plus en plus rauque, il râpe la gorge, il appartient à un dialecte sauvage. Et les lettres ! Que ces barres et ces ronds réussissent à composer dans mon esprit non pas même un vocable, mais simplement un son modulé plutôt que le cliquetis d'un trousseau de clefs qu'on agite, voilà qui est un prodige.

La rue désagrège l'esprit. Comment les surréalistes ne se sont-ils pas servis de cela, ou si mal ? Concepts profondément ancrés en nous, sensations instantanées, idées en coq-à-l'âne, drame intérieur né d'un quiproquo de perspective, messages qui passent au-dessus de la raison, tout cela jaillit dans la rue. Ce paysage brut qui se détruit à chaque seconde, cette vision qui ne distingue pas les plans, saute du temps dans l'espace, de l'espace dans l'imagination pure, n'est-ce pas un réservoir

inépuisable pour ceux qui essaient de s'exprimer avant de raisonner ? Me comprendra-t-on mieux si je dis qu'après une longue promenade par les rues, il m'arrive d'éprouver une impression analogue au vague panthéisme qui s'empare de nous dans la solitude d'une forêt.

... Le déjeuner continuait. France parlait, souriant, disert et bonhomme. Peut-être pensais-je confusément à ce que je viens d'écrire, car, tout en goûtant ses récits, il me vint une forte envie de le contredire. Il se mit à parler de la guerre, et ce fut naturellement pour la maudire. Comme chacun l'approuvait, je me hasardai à déclarer que ce qui nous paraissait un événement monstrueux aurait peut-être des résultats que nous ne pouvions préjuger. Pourquoi ne pas espérer à la suite du cataclysme une sorte de dégrassement de l'esprit dans les individus ou dans la conduite des nations ? Ce que j'avais en vue, c'était la destinée du peuple russe qui venait de faire la révolution. France ne comprit pas que cette espérance rejoignait son jugement et que j'essayais seulement de ne pas céder aux vues un peu courtes de la sensibilité. Mais il y avait une opposition complète entre la sensibilité de France et les théories politiques qu'il acceptait. Il crut peut-être que je voulais lui marquer malicieusement cette opposition ; il pensa, en tout cas, qu'il avait affaire à un adver-

saire, et, d'une voix brutale, à peine étouffée, il me dit :

— Qu'il puisse venir un bien quelconque de la guerre?... Ah ! non, par exemple !

Il fit un mouvement de colère, son visage prit cet air hostile que j'ai montré, et il se détourna de moi.

Il serait faux de dire que France a ignoré la rêverie et toutes les richesses qui s'accumulent dans la solitude. Ce n'est pas ma pensée. Un article de *la Vie littéraire* commence ainsi : « J'ai vécu d'heureuses années sans écrire. Je menais une vie contemplative et solitaire dont le souvenir m'est encore infiniment doux. Alors, comme je n'étudiais rien, j'apprenais beaucoup. En effet, c'est en se promenant qu'on fait de belles découvertes intellectuelles et morales. » Il y a sans doute là, comme souvent chez France, une hardiesse artificielle. Mais il est vrai qu'il a goûté la méditation oisive. Seulement il est certain qu'il chassait avec soin de ses rêveries l'émotion brute, la sensation primitive ; il les menait tout de suite plus haut ; c'étaient des digressions de lettré, des *marginalia* ; dans les promenades dont il rappelle le souvenir, il devait surcharger la nature de notes, de remarques, de renvois ; et, aux moments d'enthousiasme, lui parler au vocatif.

Jamais esprit ne fut plus éloigné que le sien de

**ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE**

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

ESSAIS, CRITIQUE, LITTÉRATURE

1933

ÉDOUARD BÈNÈS

La France et la nouvelle Europe

GUSTAVE COHEN

Essai d'Explication du Cimetière marin

Préface inédite de PAUL VALÉRY

FERNAND FLEURET

Les Nymphes de Vaux

SIGMUND FREUD

Essais de Psychanalyse appliquée

(Tr. de l'allemand par Mmes Edouard Marty et Marie Bonaparte)

GOBINEAU

Religions et Philosophies dans l'Asie centrale

J. M. KEYNES

Essais de persuasion

(Tr. de l'anglais par Herbert Jacoby)

HEINRICH MANN

La Haine

ALBERT MAISON

Erasme

HENRI MICHAUX

Un Barbare en Asie

CHARLES PÉGUY

Notre Jeunesse

LYTTON STRACHEY

Victoriens éminents

Préface d'ANDRÉ MAUROIS

(Tr. de l'anglais par Jacques Dombaste)

PAUL VALÉRY

de l'Académie Française

Discours en l'honneur de Goëthe

Collection "LES ESSAIS"

JULIEN BENDA

Discours à la Nation européenne

MAX SCHELER

L'Homme du Ressentiment

(Traduction autorisée)

Collection "BIBLIOTHÈQUE DES IDÉES"

OSWALD SPENGLER

Le Déclin de l'Occident

Première partie

(Tr. de l'allemand par M. Tazerout)

2 volumes

Le Déclin de l'Occident

Deuxième partie

(Tr. de l'allemand par M. Tazerout)

3 volumes